REVUE

DES

ÉTUDES ARMÉNIENNES

TOME VIII

Fascicule 2

PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

RUE JACOB, 13 (VIe)

1928

IXe Année.

LE
BERCEAU DES ARMÉNIENS,

PAR

LE PROFESSEUR D^r JOSEPH MARKWART,

PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BERLIN.

Nous trouvons chez Hésychius la glose *μανυπικρόν· ἀθαμανές* que Musurus a rétablie en *μάνυ· πικρόν. Ἀθαμᾶνες.* Boisacq, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*[2] (1923), 608, s. v. *μᾶνός*, le corrige, certainement avec raison, en *μάνυ· μικρόν* et en rapproche une série de mots empruntés à d'autres langues indo-européennes, dont seul, toutefois, l'arm. **մանր** *manr* « petit, mince », racine *manu-*, dimin. *manu-k* « enfant, garçon », correspond exactement, pour la forme et pour le sens, au mot athamanien. Parmi les autres gloses athamaniennes d'Hésychius, *κάστον· ξύλον* appartient au groupe *centum*, s'il appartient à la série de skr. *ś'ásati* « il coupe, il égorge », *ś'astrám* « instrument tranchant, couteau, poignard »; lat. *castrō* < **castrum*. Cf. Boisacq, s. v. *κεάζω*, Walde[2], s. v. *castro*. Quant au reste de ces gloses, certaines sont grecques : *λητῆρες· ἱεροὶ στεφανηφόροι* Boisacq, s. v. *λήτωρ*; *πυρλός* « une espèce de pain », lire *πυρνός* ou *πυρνόν* O. Hoffmann, *Die Makedonen*, p. 73. Le reste — *τριτώ· κεφαλή, ἄσπαλος· ἰχθύς* — n'est pas encore clair.

2. Il a été transmis, comme épirote, *λυρτός* « vase à boire, coupe », *Athen.*, XI, 101, p. 500 : *καλεῖται δ' ὁ σκύφος ὑπὸ Ἠπειρωτῶν, ὥς φησι Σέλευκος, λυρτός, ὑπὸ δὲ Μηθυμναίων, ὡς Παρμένων φησὶν ἐν τῷ περὶ διαλέκτου, σκύθος.*

Sur la foi de ce passage M. Schmidt a corrigé la glose d'Hésychius *γυρτόν· σκυρόν* en *λυρτόν· σκύφον*. Ce mot pourrait être rapproché de l'arm. լուրթ *lurth*, լուրջ *lurǰ* < **lurdy* « gris-bleu, azuré », dans la mesure où le récipient était fait en pierre naturelle ou artificielle, c'est-à-dire en cristal ou en terre vitrifiée.

Pour une bonne revue des différentes théories sur les origines arméniennes,
voir l'étude d'Aram Kosyan First Haykides and the 'House of Torgom',
chez Internet Archive.

3. Ennius cite *sybina* «javelot de chasse» comme un mot illyrien. Festus Pauli, *Exc.*, p. 336 M : «sybinam appellant Illyri telum venabuli simile». Ennius «Illyrii restant sicis sybinisque fodentes». Les éditeurs, depuis Merula, ont modifié cette forme ainsi transmise en *sibunam*, *sibunis*, car ce mot, bien attesté, apparaît chez les Grecs, à partir du milieu du IV^e^ siècle av. J.-C., sous la forme de *σιϐύνη* (chez Polybe, VI, 23, 9, *σιϐύνιον*). Les LXX l'écrivent *ζιϐύνη*, Hésychius, *ζιϐύνιον*; mais à une date plus ancienne, pour la première fois chez Hér. V, 9, nous le trouvons sous la forme *σιγύννη*, chez Aristote, *De art. poet.*, 21, sous la forme *σίγυνον*, chez le scholiaste d'*Apollon. Rhod.*, II, 99, sous la forme *σίγυννος*; tous les trois le citent comme un mot cypriote, alors que Suidas le donne comme macédonien : *σιγύνη καὶ σιγύννους· τὰ δόρατα παρὰ Μακεδόσιν*; le scholiaste d'*Apollon. Rhod.*, IV, 320-322 semble le vouloir rattacher au peuple des Sigynnes qui avait habité, *avant le v^e^ siècle*, le pays qui devint par la suite la Dacie, et s'était étendu, comme il est prétendu, jusqu'aux Vénètes sur l'Adriatique : *ἔστι δὲ καὶ σίγυννος εἶδος δόρατος παρώνυμον τῷ ἔθνει*. En syriaque on trouve ܣܘܒܝܢܝܬܐ *subīnyāþā* (plur.) seulement dans *Is.* 2, 4 *Hex.*, comme mot étranger, = *ζιϐύνας*; dans le *Targum* סופינא «lance», 2 *Sam*., 21, 16. L'arménien a, par contre, dans la langue vivante սուին *səvin* qui doit remonter à **sivin* ou **suvin*. Cf. P. de Lagarde, *Ges. Abh.*, 67, n° 174; *Arm. St.*, 138, n° 2026; Hübschmann, *Arm. Gram.*, 394 et suiv., O. Hoffmann, *Die Makedonen*, p. 68 et suiv. et, sur l'histoire archéologique de ce genre de javelot, J. L. Myres, *Anthropological Essays presented to E. D. Tylor* (1907), p. 261, n. 7.; 271 et suiv.

4. Ces diverses formes témoignent d'une façon sûre que le mot avait comporté à l'origine une gutturale labio-vélaire (**gw*) devenue par la suite une simple spirante *v*. Mais l'arménien montre que la tradition manuscrite chez Festus a sa raison d'être et que le mot illyrien se présentait effectivement sous la forme *sybina*, ou **suvin*. Reste à expliquer l'initiale sonore chez les Juifs grecs. Par contre, le persan *žōpīn*, *žōbīn*, *zōpīn* «lame courte à deux pointes» qui avait été usitée principalement dans le Tabaristan et chez les *Dēlum* (*Farhang i Anǧuman- ārāy i Nāçirī*), — mot qui, depuis de Lagarde, a été rapproché du nôtre (cf. Horn, *Np. Et.*, 152) — n'a, en fait, rien à y voir. C'est, de toute évidence, un mot dialectal du Delum, issu, probablement, en rai-

son du sandhi appliqué à l'intérieur d'une phrase, de **čōpēn* « en bois »[1].

5. De l'exacte concordance de forme et de sens qui se laisse établir entre les deux expressions *μάνυ* et *sybina* d'une part et les mots arméniens *manu-* et *səvin* d'autre part, nous croyons pouvoir conclure que les Arméniens avaient autrefois habité à proximité des Athamaniens et des Illyriens. A l'époque historique les Athamaniens habitaient la vallée de l'Inachus aux alentours du Pinde, c'est-à-dire immédiatement à l'ouest de la Thessalie; leurs anciennes relations avec ce pays sont également attestées par leur histoire légendaire.

6. Du coup l'histoire primitive des Arméniens, — écrite par les historiens thessaliens d'Alexandre, Kyrsilos de Pharsale et Medeios de Larissa, postérieurement à 300 ans av. J.-C., à la cour de Séleucus Nicator à Antioche (voyez plus bas) — cette histoire, disons-nous, prend une nouvelle importance. D'après ces historiens, le pays d'origine des Arméniens (c'est-à-dire celui de leur ancêtre Armenius) aurait été la ville d'Arménion en Thessalie, située entre Phères et Larissa sur le lac de Bébé; ils l'auraient quittée avec Iason et les Argonautes pour venir s'installer en Arménie[2]. Ils auraient donc habité autrefois la Pélasgiotide, contrée de Thessalie, ancien habitat des Pélasges. Bien entendu, on est d'abord porté à ne voir dans cette légende sur l'origine d'un peuple qu'une invention basée sur la simple assonance des noms, ainsi que c'est le cas, en règle générale, dans la plupart des mythes grecs de ce genre, une place particulière revenant, dans l'occurrence, aux Argonautes[3].

[1] Les noms d'armes sont dérivés dans beaucoup de cas, comme on le sait, des noms de la matière dont elles sont faites; par exemple : arm. նետ *net* « flèche » : skr. *nadá-* « roseau »; arm. նիզակ *nizak* « lance » < moyen pers. *nēzak* < **naižak* < **nad-čak*, dim. de **nad* > *nay* « roseau »; lat. *hasta* « lance » : v. isl. *gaddr*, v. h. a. *gart* « verge »; v. h. a. *ask*, v. isl. *askr* « frêne, lance de frêne ».

[2] Strab., xi, 14, 12, p. 530; 4, 8, p. 503. Cf. Justin, 42, 2, 10, 3, 8. Cette théorie ne se trouve pas dans Ptolémée et probablement pas plus chez Pappe d'Alexandrie. Anania Širakac'i, *Géogr.*, p. 17, 15 ed. Soukry, l'a appris sans doute à Trapezonte par son maître Tychikos.

[3] Cf. par exemple Justin, 42, 3, 3-4. *Anon. Periplus Ponti Euxini*, 42, 9, chez KarlM üller, *F. H. Gr.*, v, 1, 177.

7. Dans le cas présent la chose est, en fait, assez surprenante. Un lieu nommé Arménion n'a pu être repéré nulle part en Thessalie, bien que W. Sieglin n'ait pas hésité à le situer, sans point d'interrogation, sur la carte 7 de l'Atlas historique de Droysen (1885), dans la plaine de Dotium, entre Phères et Larissa. On ne saurait cependant admettre que les deux Thessaliens eussent choisi comme point d'origine de cette superbe colonisation un lieu tout à fait obscur. D'autre part, il va de soi que Medeios, un des amis les plus intimes d'Alexandre et qui appartenait, par ses origines, à la vieille noblesse thessalienne [1], connaissait à fond sa patrie. Il faut admettre, par conséquent, qu'il s'agit dans l'espèce de l'Ὀρμένιον, mentionné déjà par Homère (*Il. B.* 734), situé, il est vrai, sur le golfe de Pagases, soit *à l'est* de Phères, et qui, à l'époque d'Alexandre, avait déchu au rang d'une bourgade (πολίχνη). Lors de la fondation de Démétrias (vers 293 av. J.-C.), Démétrius Poliorketès y fit incorporer cette bourgade située à 27 stades de la nouvelle ville et à 20 stades de l'ancien emplacement de Iôlcos. Elle forma désormais un village suburbain compris dans le territoire de la nouvelle ville [2]; Pline, *Hist. nat.*, IV, 32, la comprend dans la contrée de Magnésie. Le nom fut ultérieurement prononcé comme Ὀρμίνιον (Strab, IX, 5, 18, p. 438), changement phonétique étranger au thessalien [3] et qui rappelle le ἰν = ἐν en arcado-cypriote et en macédonien [4] et, surtout le passage de l'ind.-eur. *e* à *i* devant nasale en arménien. Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache* (1896), p. 210, compare le thrace Μίνδη : Μένδη. Les deux Thessaliens ont donc cherché à appuyer leur théorie ethnologique *en modifiant*, pour s'y conformer, le nom de la ville [5]. Ce qui reste obscur est la fausse localisation de l'endroit. Il se peut qu'au IVe siècle Ormenion, de même que Pagases, ait encore

(1) L'hypothèse selon laquelle il aurait été un descendant de Medeios, prince de Larissa, qui, en 395 av. J.-C., lutta contre Lycophron, tyran de Phères, pour la suprématie en Thessalie (Diod., XIV, 82, 5-6), est fort vraisemblable.

(2) Strabon, IX, 5, 15, p. 436. 18, p. 438.

(3) Cf. Otto Hoffmann, *Die griechischen Dialekte*, t. II, 1893, p. 297 et suiv.

(4) Cf. *Ibid.*, I, 160, § 36. Le même, *Die Makedonen* (1906), p. 65, 64, 241.

(5) Bursian, *Geographie von Griechenland*, I, 103. — Lolling, *Mitteil. des Athenischen Instituts*, IX, 97 et suiv. — Hirschfeld, article Armenion, *Pauly-Wissowa*, II, 1187.

relevé de Phères[1]. Cependant, il est fort invraisemblable que les Arméniens, — peuple qui, après avoir traversé la Thrace, la Bithynie, la Phrygie et la Cilicie du Nord (Cappadoce), alla s'installer dans la Petite Arménie, en terre ferme, et qui n'eut jamais aucun rapport avec la mer, — eussent tiré leur nom d'un endroit de la côte, lequel, en mettant les choses au mieux, aurait pu être situé à l'extrême sud-est de leur ancienne patrie.

8. Or, au point de vue linguistique, il est également invraisemblable que le nom des Arméniens ait quelque chose de commun avec celui de la ville d'Ormenion ou d'Armenion. Les Grecs ont reçu le nom d'Ἀρμένιοι des Perses qui appellent le pays *Armina* et ses habitants *Arminiya*. La forme *Armaniya* (loc. *Armaniyaiy*) telle qu'on l'avait lue auparavant dans *Beh.* II, 33, 39, 44, a été écartée à la suite de la vérification de l'inscription par King et Thompson. J'ai déjà signalé par ailleurs que ce nom, inconnu aux Arméniens eux-mêmes, a tout l'air d'avoir été formé à l'aide de la désinence chaldique (urartique) *-ini* sur une racine **arm-*, **arim-*, **arum-*. Cf., par exemple, *Ḫaldi-ni* «le Khaldien», *Mušk-ini*, assyr. *Mušk-āia*, «Mosche». Cette forme ainsi posée, à savoir Ἄριμοι, de même que la mention historique la plus ancienne des Arméniens, ne se trouvent, à ma connaissance, que dans le passage souvent cité de l'*Iliade* (*B* 783) où il est question du combat entre Zeus et le titan Typhon[2] :

> *Οἱ δ' ἄρ' ἴσαν, ὡς εἴ τε πυρὶ χθὼν πᾶσα νέμοιτο·*
> *γαῖα δ' ὑπεστενάχιζε Διὶ ὣς τερπικεραύνωι*
> *χωομένωι, ὅτε τ' ἀμφὶ Τυφωέι γαῖαν ἱμάσσηι*
> *εἰν Ἀρίμοις ὅθι φασὶ Τυφωέος ἔμμεναι εὐνάς·*

9. Typhoëus ou Typhon, «le Bruyant», est la personnification des forces vulcaniques de la nature et fut toujours vivement senti comme tel. Encore Hésiode, *Théog.*, 301 et suiv. lui avait assigné comme séjour le pays des Arimiens. A une date plus tardive les Grecs connurent ces forces surtout par l'Etna; on comprend donc qu'en représentant la lutte entre Zeus et Typhon, ils aient songé, en premier lieu, au puissant volcan sicilien. Pin-

(1) STRABON, IX, 5, 15, p. 436; t. II, 615, 7-8 (Meineke).
(2) Cf. MARQUART, *Die Entstehung und die Wiederherstellung der armenischen Nation*, Potsdam, 1919, Tempelverlag, p. 66 et suiv., n. 1 *a*.

dare et Eschyle, de même qu'un passage relativement tardif de la Théogonie (v. 820-868), ont, par conséquent, considéré l'Etna comme la résidence de Typhon. Mais les deux premiers en rapprochent une autre localisation du démon, tout à fait incompatible avec la précédente : ils le font naître dans une caverne en *Cilicie*. Pindare cherche à concilier les deux versions en situant le lieu de naissance de Typhon en Cilicie et l'arène de son combat avec Zeus dans le pays des Arimiens, alors que «les colonnes de flamme de l'Etna et du golfe de Naples trahissent la respiration brûlante du monstre vaincu [1]». La Cilicie, en tant que patrie du Titan, est également évoquée par quelques autres témoignages [2].

10. De toute évidence cette tradition doit être très ancienne et remonter à une époque où l'Occident était encore en dehors du champ de vision des Grecs. Pour répondre aux conditions que cette tradition implique, il faut donc que le pays en question 1° possède un volcan resté actif à date historique, 2° s'appelle Cilicie et 3° ait été autrefois l'habitat d'un peuple Ἄριμοι.

11. Joseph Partsch a montré [3] que le seul et unique pays qui réponde aux deux premières conditions est le puissant massif volcanique de l'Argée [4], dont le sommet couvert de neiges éternelles s'élève à 3960 mètres, et qui appartient à la contrée de Cilicie, plus tard comprise dans la Cappadoce, mais autrefois faisant partie du royaume de Cilicie duquel il ne fut détaché,

(1) Pindare, *Pyth.*, I, 15 et suiv. fr. 92-93, chez Strabon, XIII, 4, 6, p. 626-627. Eschyle, *Prométhée*, 351-372. Pindare, *Olymp.*, IV, 6 et suiv. Cf. Jos. Partsch, *Geologie und Mythologie in Kleinasien. Philolog. Abhandl. für Martin Hertz* (1888), p. 111.

(2) Pindare, *Pyth.*, VIII, 17 et suiv. Apollodore, *Bibl.*, I, 39. Eustathe à propos de l'*Iliade*, B 783.

(3) *Op. cit.*, p. 111 et suiv.

(4) Aujourd'hui nommé en turc *Erğiyas* Dagh. Ce nom sort du grec moyen à travers l'arménien moyen (cilicien). Ἀργαῖος fut prononcé en gr. m. *Aryéos*. Les Arméniens ne possédant plus le son *y*, au commencement des mots et après consonnes, l'ancien յ ayant passé à *h*, depuis le xe siècle, ils l'ont remplacé dans les noms étrangers par ժ, *ž*. Nous lisons chez Matthieu d'Édesse, éd. de Vałaršapat, 1898, p. 219, = trad. Dulaurier, p. 183 : «Gagik Šahnšah vint avec 1000 hommes dans la plaine d'Aržakhas, à la forteresse appelée Kizistras (éd. կիզիստղայ, lire կիզիստրայ). Le plus ancien ms., la base de
խա
l'édition, porte Առժախասայ, né d'une correction Առժասայ. La vraie prononciation était donc *Aržas*, que l'auteur ou un lecteur ont dû corriger en

qu'au début du IVe siècle, lors de l'abolition du royaume de Cilicie [1].

12. Mais c'est le nom des Αριμοι qui offre la plus grande difficulté. Ainsi qu'il arrive généralement, Posidonius d'Apamée, adoré des philologues, est le plus éloigné de la vérité. Portant à un degré inouï, digne d'un Albrecht Wirth, l'abus des noms assonants, il met dans le même sac les Arméniens, les Araméens, les Ἐρεμϐοί (Od. δ 84) et les Ἄριμοι et tranche le nœud en déclarant, d'une façon péremptoire, qu'Ἄριμοι n'est qu'un autre nom des Syriens [2]. Tout aussi malheureuse est l'hypothèse de Partsch [3], selon laquelle les Grecs auraient considéré les Cappadociens, auxquels ils donnaient le nom de Σύριοι [4], comme un peuple originairement apparenté aux Syriens, c'est-à-dire pour Araméens : «et lorsque ce nom même leur fut parvenu, il n'y eut pour eux aucune difficulté à rapporter aux Arimiens (εἰν Ἀρίμοις) le théâtre des phénomènes volcaniques qui se passaient en Cappadoce». Partsch oublie ce qu'il vient de dire lui-même quelques lignes plus haut, à savoir que le nom de Σύριοι et d'Ἀσσυρία ne s'applique qu'à l'ancienne Cappadoce *aux alentours du Pont*, mais non pas à l'ancienne Cilicie du Nord. Du reste, ces «Syriens blancs» ne sont non plus jamais confondus avec les Araméens.

13. Il nous faut admettre plutôt que l'auteur du catalogue des navires, ainsi que Hésiode, avaient connaissance d'un peuple qui, soit à leur époque, soit dans la nuit des temps, avait habité le pays de l'Argée et que l'on nommait les Ἄριμοι. Or, ce ne pouvait être que les Arméniens, lesquels, au cours de leur migration de la Phrygie, à savoir dans quelque endroit de la région d'Ancyra, ont dû traverser la vallée du Halys et faire un séjour, proba-

Առիաս c'est-à-dire *Aryas*. Les autres mss. et la 1re édition portent Արժիա-սայ «d'Aržias». Évidemment la plaine a été nommée d'après la montagne voisine. — C'est de la même manière que l'on écrit Կիւռ Ժան *Kiuṙ Žan* = gr. m. κῦρις Γιάννης = Ἰωάννης Τζιμίσκης, c'est-à-dire le petit-fils du domestikos *Č'mškik*; Դիոժէն *Diožen*, Տիոժէն *Tiožen* = gr. m. Διογένης *Dioyénis*; Պէր-փէրոժէն *Perpherožen*, Փէռ-փէռօժէն *Pheṙpheṙožen* = Πορφυρογέννητος (prononcer *-yénnitos*).

[1] Marquart, *Untersuch. zur Geschichte von Eran* (*U. G. E.*), II, 105 et suiv.

[2] Strabon, I, 2, 34, p. 42; XVI, 2, 7, p. 750; 4, 27, p. 784.

[3] *Op. cit.*, p. 116.

[4] Hérodote, I, 6, 72, 76; II, 104; III, 90; V, 49; VII, 72. Nicol. Dam. fr. 49 chez K. Müller, *F. H. Gr.*, III, 383, 11-12.

blement assez long, en Cilicie près de l'Argée, avant de se fixer dans leur habitat le plus anciennement attesté par l'histoire, à savoir la région des sources de l'Halys. Le nom des Ἄριμοι peut être expliqué comme arménien. C'était à l'origine un adjectif qui s'est conservé dans les composés հաւատարիմ *havat-arim* «inspirant confiance» (littéralement «faisant foi»), et մտերիմ *mterim* issu de **miti-arim* «franc, fidèle, confiant» (cf. միտ առնել *mit ar̄nel* «écouter, prêter attention»). *Mterim*, de *mit* (gén. մտի *mti*, instr. մտաւ *mtav*), ancien féminin en *-ā-*, a été formé sur *havat-arim* et devrait, somme toute, se présenter sous la forme de **mt-arim*; cf. les composés *mt-a-vor*, մտառու *mt-ar̄u*, *mt-a-has*, մտածեմ *mt-acem*, etc.; *-ar-im* est un dérivé de առնեմ *ar̄-n-em* «faire», aor. արար *ar-ar*, et se place en regard des adjectifs grecs tels que *μάχιμος* «belliqueux», cf. *μάχομαι* «je combats», *μάχη* «combat»; *μόν-ιμος* «immobile» de *μένω*; *φαίδ-ιμος* «brillant», cf. *φαιδρός*; *φρόν-ιμος* «sensé, raisonnable», cf. *φρένες*; *λόγ-ιμος* «remarquable», digne d'estime», cf. *λόγος* «estime, égard», etc. Cf. Brugmann, *Grundr.*, II, 1², 250, § 175. Le mot arménien signifierait, par conséquent, «actif, agissant». Il faut, probablement, y rattacher aussi արի *ar-i*, gén. *arvoy*, instr. արեաւ *areav* «brave», racine *ar-yo-*, qui n'a rien à voir avec *ayr-* «homme» < **ánir*, **aynr*, gén. *ar̄n* < **anro-h* (contrairement à Hübschmann, *Arm. Gr.*, 417 et suiv.). Le mot est un thème en *-yo-*, mais sa flexion a été manifestement influencée par celle d'un mot emprunté à l'iranien : Արիք *Ari-kh*, gén. Արեաց *Area-c*ʿ, «les Iraniens».

14. Ainsi s'éclaire en même temps le nom de l'ancienne capitale arménienne au temps des Achéménides, *Armavir* (*Ptol.*, V, 12, 5, p. 941, 5, Ἀρμαουρία cod. X Ἀρμαούρρα), nettement distinct aussi bien des noms des lieux connus par les inscriptions assyriennes et khaldiennes que des noms des villes nouvellement fondées à la basse époque des Achéménides, des Orontides (Երուանդունիք), des Artaxiasides (Արտաշեսեանք) et des Arsacides (Artabanides Արտաւանեանք) tels que *Ervanda-šat*, *Ervanda-kert*, *Zarehavan* (bourg de Zariadris), *Artašat* < Ἀρταξιάσατα, Ἀρσαμόσατα > *Ašmušat*, *Tigranakert*, *Wałaršakert*, *Wałarš-apat*, *Zari-šat* «joie de Zarē (Anāhitā)», *Ašti-šat* «joie d'Aštē (Astarte)», *Bag-avan* «bourg de Baga (Mithra)», *Baga-yar̄ič*, *Xałto-yar̄ič* «lieu du culte de Baga, Khaldis»). Le deuxième élément est certainement un terme qui a dû signifier quelqu chose

comme «château», «ville», etc.; nous le retrouvons également dans certains noms de lieux en Cappadoce et dans les pays avoisinants [1]. Le plus clair est le nom de la capitale des satrapes de la Vielle-Cappadoce au IVe siècle : Γαζίουρα sur l'Iris, *παλαιὸν βασίλειον* (Strab., XII, 3, 15, p. 547), sur des monnaies, en écriture araméenne גזור [2], soit, évidemment **gandzə-vir* «château des trésors». De même *τὰ Γαρσά-υιρα κωμόπολις*, dans la Nouvelle ou Grande Cappadoce, à la frontière de la Lycaonie, autrefois *μητρόπολις τῆς χώρας* (Strab., XII, 2, 5, p. 537), plus tard (Strab., XIV, 2, 29, p. 663) Γαρσάουρα, désignée XII, 6, 1, p. 568 comme *κωμόπολις* Γαρσαβόρων, et d'après laquelle la contrée a été appelée Γαρσαυρῖτις chez Strabon, XII, 1, 4, p. 534; Γαρσαυηρῖτις chez Ptolémée, V, 6, 13, p. 878, 3; Gassauritis chez Pline, VI, 9. Ἴσα-υρα, château et village d'Isaurie (Strab., XII, 6, 2, p. 568; 3, p. 569; XIV, 3, 3, p. 665; 5, 1, p. 668). Τάλα-υρα dans la Petite Arménie, Plut., *Luc.*, 19. Il se peut que Θεμίσκυρα contienne la même appellation. D'après cette analogie *Arma-vir* signifierait «le château des Ἄριμοι». C'est ainsi que le conçoit l'auteur connu sous le nom de Mar Abas, lorsqu'il fait remonter la fondation et le nom de la ville à *Aramayis*, fils d'Arameak. Pour confirmer cette étymologie il va jusqu'à changer le nom de la ville en *Aramayi-r*, alors que le Ps. Moïse de Khorène, par contre, donne comme éponyme, *Armayis*, pour le rapprocher du nom de la ville [3]. Mais *Aramayis* n'est qu'un doublet de l'ancêtre proprement dit des Arméniens, *Aram*, dont le nom, assimilé à celui du roi d'Égypte *Armayis*, chez Eusèbe, *Chron.*, I, 215, 5; 231, 17; 232, 5; 233, 6, 19; 234, 3, éd. Aucher (trad. de Karst, p. 68, 9; 73, 6, 10, 21, 28, 31), a reçu une terminaison supposée grecque. D'après Wald. Belck, Armavir avait été d'abord une ville khaldienne *Argisti-xina*, construite par le roi Argistis Ier (*Inscriptions Sayce*, nos 54 et 58); par la suite Sardur II fit rebâtir la ville ruinée (*Sayce*, no 65) et

(1) Cf. MARQUART, *U. G. E.*, II, 108.

(2) Voir Ern. BABELON, *Catalogue des monnaies grecques de la Bibl. nationale : Les Perses Achéménides*, Paris, (1893), p. 58, LXXXIII.

(3) Mar Abas, en tête de l'édition de Sebéos par Patkanian, Saint-Pétersbourg, 1879, p. 5, 8-11, trad. en français par V. LANGLOIS, *Collection des hist. anc. et mod. de l'Arménie*, I, 1867, p. 197 *b*. MOÏSE DE KHORÈNE, I, 12, p. 27, trad. par V. LANGLOIS, *ibid.*, I, 20 *b*. Grégoire Magistros écrit dans sa lettre 19, p. 59, 23, éd. Kostanianc' : *Armavir*, mais dans la lettre 76 p. 220, 1 : *Armarir*.

construire un canal qu'il fit amener de l'Araxe (Sayce, nos 63 et 64)[1]. La ville aurait donc été de nouveau reconstruite *sous un autre nom* à la suite de l'invasion arménienne. Cependant son nouveau nom ne saurait être expliqué par l'arménien que nous connaissons, pas plus que par le khaldien. Y aurait-il entre le nom d'Ἄριμοι (: *Arma-vir*) et celui de *Hay-kh*, thème *Hayo-*, un rapport analogue à celui qui existe entre les deux appellations des Albanais : Ἀλβανοί, Ἀρβανῖται, Albanenses, Arbanenses, Arbanesi, etc., alb. *Arbər, Arbəni : Arbəri* d'une part et *šk'ipətár, šk'ipəni : šk'ipəri*, d'autre part, autrement dit, le premier nom serait-il plus ancien et celui de *Haykh* plus tardif, créé en Arménie même[2] ?

15. Notre point de vue se trouve confirmé par le récit du Ps. Moïse de Khorène[3] sur le combat entre Aram, ancêtre des Arméniens, et un Titanide :

« Il nous faut parler maintenant des prodiges de valeur qu'Aram fit en Occident contre les Titanides. Il marche ensuite sur l'Occident, avec quarante mille fantassins et deux mille cavaliers contre le premier (des Titanides), arrive en Cappadoce [*Kapadowkac'voc'*], dans un endroit appelé aujourd'hui Césarée. Comme il avait soumis l'Orient et le Midi et qu'il en avait confié la garde à ces deux de nos familles : l'Orient à celle des Sisakeankh et l'Assyrie à ceux de la maison de Kadmos, il n'avait plus, dès lors, aucune crainte de troubles.

« Pour cela, Aram s'arrête longtemps en Occident. *Payapis*[4] *Khaleay*[5] le Titanide le rencontre au combat; ce Titan occupait

[1] Waldemar Belck, *Verh. d. Ges. für Anthropologie*, 1892, p. 481; 1900, p. 64.

[2] Sur le nom *šk'ipətár*, cf. Karl Treimer, *Idg. Forsch.*, XXXV, 1915, p. 135 et suiv. Un rapport analogue à celui que nous venons d'indiquer entre *Arm-ina*, Ἄριμοι : *Hay-kh* et Ἀλβανοί : *šk'ipətár*, existe entre les noms *Brittones*, *Brython* : *Cymry* et, surtout, entre *Afγān* : *Pəṣ̌tō* (la langue), *Pəṣ̌tūn*, plur. *Pəṣ̌tāna*. Ici encore, la dernière appellation, la seule employée par le peuple lui-même, n'a pénétré à l'étranger qu'à date récente. (Plus anciennement attesté est le nom hindou *Rōh* pour la contrée.)

[3] Moïse Khor., I, 14, p. 32, Venise, 1865, p. 46, éd. Malchasianc', Tiflis, 1913; trad. fr. de V. Langlois, *Collection*, I, 24 *b*-25 *a*. Pour le conte suivant, la traduction de l'auteur a été remplacée, à quelques corrections près de l'auteur, par la paraphrase française de V. Langlois.

[4] Var. l. *Parapis*.

[5] Malch. *Khaaleay-n*.

tout le pays intermédiaire entre les deux grandes mers, le Pont et l'Océan [= ici « Méditerranée »]. Aram fond sur lui, le défait, le refoule jusque dans une île de la mer asiatique. Puis laissant un de ses parents, nommé *Mšak*, avec dix mille hommes de ses troupes pour garder le pays, il retourne en Arménie.

16. « Aram enjoint aux habitants du pays d'apprendre à parler notre discours et langue arménienne, c'est pourquoi, jusqu'à ce jour, ils appellent ce climat *P̄roton* [1] *Armenian* [*sic*] qu'on traduit par Première Arménie. Le village [*dastakert*] que le gouverneur établi par Aram, et qui s'appelait *Mšak*, fonda sur son nom et entoura de petites murailles, les anciens habitants du pays le nommaient *Mžakh*, ne pouvant bien prononcer; jusqu'à ce qu'ensuite, agrandi par d'autres, ce village fut nommé Césarée. C'est ainsi qu'Aram, depuis ces lieux jusqu'à ses propres frontières héréditaires, remplit d'habitants beaucoup de contrées désertes, et le pays fut nommé la Deuxième, la Troisième et même la Quatrième Arménie. Voilà la première et la véritable raison d'appeler les parties occidentales de notre pays, Première, Seconde, Troisième et Quatrième Arménie. Et ce que disent certaines personnes de l'Arménie grecque, ne nous plaît aucunement : que les autres fassent à leur guise !

« Le nom d'Aram est devenu tellement puissant et renommé que les nations qui nous entourent nomment, jusqu'à ce jour comme tout le monde le sait, notre royaume d'après son nom. On raconte d'Aram bien d'autres actions d'éclats, mais nous en avons dit assez sur ce sujet. »

17. Le noyau de cette légende est resté jusqu'à présent une énigme. Qui donc est ce *Titanide Payapis Khaɫeay* qui règne au centre de la péninsule, aux environs de Mazaca-Césarée et qu'Aram, éponyme des Arméniens, attaque et défait ? Le texte usuel ne fournit aucune réponse à cette question; car Payapis = Παάπις n'est connu qu'en tant que nom égyptien [2]. Mais Langlois fait entendre qu'il existe de ce nom une variante *Papayis Khaɫen* [3]

[1] V. l. *p̄rotos*, *p̄rotoson*.

[2] C'est ainsi que s'appelle le père du sage Aménophis qui prédit au roi Aménophis III le règne des Impurs en Égypte. JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, 232, 244. Cf. MARQUART, *Chronologische Untersuchungen*, p. 33 et suiv., *Philol.*, Suppl.-Band VII, p. 667 et suiv.

[3] Non signalée dans l'édition « critique » de MALCHASIANC'.

dont le deuxième terme tient lieu de *Khaɫean*. *Khaɫ-ean* et *Khaɫ-eay* sont deux patronymes de même sens; de même *Mamikon-ean* et *Mamikon-eay;* ils signifient «fils (ou descendant) du bouc». Dans une lettre de Grégoire Magistros «le bouc fils de bouc (*Khauš Khaɫean*) aux pieds légers qui bêle en marchant dans le ciel» — qui figure dans la suite de Neptune et symbolise les tempêtes nordiques prématurément glaciales de l'hiver — signifie l'entrée du soleil sous le signe du Capricorne (gr. *αἰγόκερως*, m. p. *nax-(v)āzīk*[1], d'après Anania Širakacʿi *bza-sar*[2], arm. *ayc-elǰiur*), soit le commencement de l'hiver le 22 décembre[3]. Ceci, de toute évidence, ne va pas pour notre passage. L'adversaire d'Aram est le Titanide *Παπαῖος* que son vainqueur refoule dans une île de la mer asianique, manifestement Lemnos, l'île de Vulcain, avec son feu souterrain de la colline de Mosychlos dénommée à tort un volcan. On s'attendrait donc, plutôt, à trouver dans le nom de ce Titanide une allusion à sa parenté avec *le feu*. Je crois, par conséquent, que *Khaɫean* est une traduction erronée pour «fils de chèvre», c'est-à-dire fils de la Chimère, le monstre cruel au souffle enflammé, qui habitait une gorge du mont Cragus en Lycie occidentale[4]. La Chimère, de même que Cerbère, l'Hydre et le Sphinx, serait issue de l'Echidna et de Typhaon (Hésiode, *Théogonie*, 319 et suiv.), et passerait pour l'expression mythologique du vulcanisme[5]. Par conséquent, si Papayis est désigné

(1) *Zand ākāsīh*, chap. 11, p. 25, 12, éd. Anklesaria. K. 20 *nahāzīk* pour **naxvāz-īk*, *α* (recension complète) mal écrit ابهیو *nahāk* ou même *nahik*. Biruni, *Chronologie*, 193, 15 = 173, transl. Sachau transcrit cette dernière forme *bahī* (= *vahīk*). Il s'agit du moy. p. *naxvāzīk* de **naxv-āz*, vieux ir. **naxv-āza* «qui conduit en premier lieu», emprunt arm. *noxaz*, pers. *nuhāz* ou *nuxrāz* نخراز pour نخواز «le bélier conducteur», un bouc châtré.

(2) Anania Širakacʿi, *Mnacʿordkh banicʿ*, Saint-Pétersbourg, 1877, p. 62. Au lieu de *bza-sar* = pers. *buz-sar* «tête de chèvre», on s'attendrait à **bza-saru* = *buz-sarū* = *αἰγόκερως*.

(3) Grégoire Magistros, *Lettres*, n° 51, p. 122, éd. K. Kostaniancʿ, Alexandropol, 1910. Cf. n° 34, p. 87, où le bouc (*noxaz*) cronidien aux hautes cornes recourbées est attelé au char de *Cronos* (Saturne), autre représentation mythologique de l'avènement du froid.

(4) Ce ne fut que plus tard qu'on établit un rapport entre la Chimère et le feu souterrain de *Yanar taš* près de l'Olympe sur la côte orientale de la Lycie. Cf. Jos. Partsch, *op. cit.*, p. 118 et suiv., et sur la Chimère en général les articles *Chimaira* et *Bellerophon* de E. Bethe dans la *R. E. de Pauly-Wissowa*, III, 1, 246; III, 2, 1899 et suiv.

(5) Cf. Mela, I, 15. Pline, *Hist. nat.*, II, 236; V, 100, 131. Serv. Aen., VI, 288, et surtout l'*Aethicus Ister*, ed. Wuttke c. 50, p. 33, 5; c. 59, p. 38, 23; c. 100, p. 74, 31, p. 75, 4; c. 74, p. 57, 2; c. 75, p. 57, 24, 30, 35, 58, 2.

comme son fils, il devient, d'une façon suffisamment évidente, la personnification d'un volcan et, notamment, sans nul doute, celle de l'*Argaios*. Papaios serait donc le nom indigène du démon que les Grecs appellent Τύφων «le bruyant» = m. p. *Dumbāvand*, et les Iraniens zoroastriens *Aži dahāka*. Certes, d'après Diodore, III, 58, 4, Πάπας aurait été le nom ultérieur (phrygien) d'Attis, l'amant de la mère des dieux, et Arrien raconte que les Bithyniens, une tribu thrace, appelaient le dieu du ciel Πάπας et Attis, c'est-à-dire le père [1]. Mais ceci ne peut évidemment pas expliquer pareille appellation, jusqu'ici tout à fait inconnue, d'un monstre épouvantable et hostile. Παπαῖος est une formation hypocoristique que nous trouvons chez les Scolotes («Scythes» propres) pour désigner le dieu du ciel (Hér. IV, 59), et qui signifie «petit père». Ceci nous rappelle immédiatement les noms flatteurs dont on se servait, par euphémisme, chez les Grecs, comme partout ailleurs, pour voiler la terreur naturelle à l'égard des puissances ténébreuses et, surtout, à l'égard des divinités de la mort et du monde souterrain — tels que Ζεὺς χθόνιος, Dis pater, Σεμναὶ Εὐμενίδες, etc.[2]. D'ailleurs il nous est expressément attesté que le mont Argaios avait reçu des habitants des alentours des honneurs divins. Car ce n'est qu'à lui que peut se rapporter la brève observation de Maxime de Tyr (diss., 8, 8) : ὄρος Καππαδοκίας καὶ θεὸς καὶ ὅρκος καὶ ἄγαλμα [3].

18. On aimerait connaître ce que fut l'attitude des Cappadociens *Mazdéens* vis-à-vis du démon qui habitait l'Argaios, que leurs coreligionnaires de l'Iran appelaient *Aži dahāka* et qu'ils détestaient comme le premier instigateur de la violence opposée à Dieu (*rébellion contre les dieux*), origine du péché, alors que les Arméniens l'identifiaient avec le roi Artavazde II enlevé en 34 av. J.-C. par Marc Antoine et emmené en Égypte [4].

19. Le Ps. Moïse de Khorène attribue la défaite du titanide Papayis non pas à Ormazd (Zeus), mais au roi Aram, éponyme

(1) ARRIEN, fr. 30, chez Eustath. sur Il. E 408, p. 429. MÜLLER, *F. H. Gr.*, III, 592 *a*. Cf. P. DE LAGARDE, *Ges., Abh.*, 288, n° 51; P. KRETSCHMER, *Einleitung in die Geschichte d. griech. Sprache*, 1896, p. 199, 241.

(2) Cf. Erwin ROHDE, *Psyche*, I[3], 206 et suiv.

(3) Cf. Jos. PARTSCH, *op. cit.*, 114.

(4) Je me réserve de traiter ailleurs des évolutions des mythes krsāspiens et frētōniens au Caucase.

des Arméniens. De la même façon évhémérisante, immédiatement avant le récit de cette défaite, il décrit la conquête du pays des Kordukh et de l'Assyrie comme un accablement du dieu Baršam par Aram et sa victoire sur le dieu Baršam[1]. Xanthos le Lydien parle aussi, à propos des Ἄριμοι d'Homère, d'un roi Ἀριμοῦς qui aurait régné sur un pays dit « la contrée brûlée », sur le cours supérieur du Hermus en Lydie[2], endroit où cet écrivain place le théâtre de la lutte entre Zeus et Typhon. Il se peut que le Ps. Moïse ait en effet retrouvé sur les lieux cette forme évhémérisée du mythe où l'éponyme des Arimiens, anciens habitants du pays, a été substitué à Zeus, en tant qu'adversaire de Typhon.

20. Ce qui saute aux yeux est la forme du nom d'*Aram* qui répond ici d'une façon certaine au nom du peuple cité par Homère : Ἄριμοι. Peu importe que le récit du Ps. Moïse de Khorène soit un emprunt ou un rameau greffé sur un tronc arménien; de toute façon, que ce fût simple transcription ou le représentant d'un ancien nom du peuple arménien transmis par les Grecs comme Ἄριμοι, on s'attendrait en arménien à **arim-o-*. La voyelle *-a-* de la deuxième syllabe s'explique tout aussi peu par l'influence du nom biblique d'Aram, ancêtre des Araméens (*Gén.*, 10, 22-23, I, *Chron.*, 1, 17); puisque Mar Abas aussi bien que Moïse de Khorène, en plein accord avec la tradition postérieure, font descendre les Arméniens non pas de Sem, mais de Japhet ou du descendant de ce dernier, Thorgom (Thogarma)[3]. D'autre part il aurait été beaucoup plus séduisant pour Moïse de faire d'*Aramaneak*, livré par Mar Abas, l'ancêtre direct de l'éponyme des Arméniens. Cette attitude singulière ne s'expliquerait d'une façon satisfaisante qu'au cas où Moïse aurait été tenu par une tradition. On est donc amené à se demander si le nom éponyme d'*Arim n'avait pas subsisté dans les souvenirs du peuple arménien. Ce nom aurait été de bonne heure confondu avec celui

(1) Plus exactement Baršaminay (gén.) II, 14, p. 89 = *Agath.*, § 784, p. 408, 5, Tiflis, 1909 — syr. *Be'el-šamīn.*

(2) Strabon, XIII, 4, 11, p. 628. Cf. Jos. Partsch, *op. cit.*, 109 et suiv.

(3) *Διαμερισμὸς τῆς γῆς* chez Hippolyte, *Chronique*, § 68, 80, 5; 82, 6; 84, 4, éd. par A. Bauer : Texte u. Untersuchungen, Nouv. sér., vol. XIV, 1, Lips. 1905. *Մնացուն ժամանակագրութեան*, 1re partie, Venise, 1904, p. 5, 14, 33, 6, 12 (traduction d'une chronique alexandrine basée sur celle d'Hippolyte). Epiphane, Ancorat, 113, 5, p. 140, 2 éd. Holl. Josèphe, *Arch.*, I, 45, il est vrai, assignait l'Arménie à Ḥūl, fils d'Aram, tandis qu'il dérive de Thogarma les Phrygiens (§ 126).

du premier roi connu de l'Urarṭu, *Arami*, l'adversaire du roi Šulman-ašaredu III (Salmanassar III), ce dernier nous étant attesté par les inscriptions en 859, 856 et 844 (1). Les rois ultérieurs de l'Urarṭu appartiennent, par contre, à une nouvelle dynastie.

21. Le but du récit du Ps. Moïse de Khorène est de rapporter à une haute antiquité la colonisation arménienne de la Cataonie et de la Cappadoce orientale, laquelle, abstraction faite de la Petite Arménie proprement dite, avait commencé à partir du 1er siècle ap. J.-C. (Mélitène) et s'était poursuivie jusqu'aux VIIe et VIIIe siècles, notre auteur confondant en cette occurrence la province théodosienne Arménie Ire, ancienne petite Arménie, avec le *θέμα τῶν Ἀρμενιάκων* byzantin. Et il a raison de le faire, à son point de vue, puisque, selon le tableau (2) des peuples dont il s'inspire, l'expansion des Arméniens aurait commencé, au Sud, à Babylone et se serait poursuivie vers le Nord ou mieux le Nord-Ouest. Mais lorsqu'il donne la Cappadoce comme comprise dans la Première Arménie, il semble avoir en vue une époque à cette dernière, ainsi que la Première Cappadoce, plus tard le laquellethema Charsianon, avaient fait partie du *θέμα τῶν Ἀρμενιάκων*, c'est-à-dire l'époque antérieure à 793-794 ap. J.-C. (3).

22. Du reste, cette théorie ethnologique du Ps. Moïse a son histoire littéraire qui s'étend de Faustus Byz. (V, 32, p. 238, 2-4) (4), à travers la lettre apocryphe de Wahram Mehrevandak (Bahrām Čōbīn) à Mušeł Mamikonean (chez Sébéos, cf. chap. III, p. 37, 32-33, éd. Patkanean = p. 20, 5, trad. Macler) et Mar Abas (p. 9, 4-5 éd. Patkanean) jusqu'au Ps. Moïse. A l'heure

(1) L'assyriologue Fr. Hommel avait déjà rapproché le roi des Khaldiens Arami de l'Aram de Mar Abas et de Moïse de Khorène tout en cherchant, à tort, à en dériver le nom des Arméniens. Voir Fr. HOMMEL, *Gesch. Babyloniens u. Assyriens*, p. 601. Le même, *Hethiter u. Skythen u. das erste Auftreten der Iranier in der Geschichte*, p. 10, Sitzungsberichte der K. böhm. Ges. der Wiss.; Prag. 1898. H. ZIMMERER, *Durch Syrien u. Kleinasien*, Berlin, 1899, p. 281.

(2) «Völkertafel» est, en Allemagne, la désignation du chapitre X de la *Genèse*.

(3) Cf. H. GELZER, *Die Genesis der byzant. Themenverfassung*, p. 94 et suiv. *Abhandl. der philolog.-histor. Classe der K. Sächs. Ges. der Wiss.*, t. XVIII, 1899.

(4) Déjà Faustus attribue aux Arméniens, outre les provinces de la Première et de la Deuxième Arménie, aussi Césarée c'est-à-dire la Cappadoce.

actuelle, on peut admettre, avec beaucoup de vraisemblance, qu'au plus tard à l'époque de la fondation de la turma (régiment) Armeniacorum (Théophane, p. 325, 3), en 628 ap. J.-C., dont est sorti par la suite le *θέμα* (division) *τῶν Ἀρμενιάκων*, les Arméniens se réinstallèrent en grand nombre dans les habitats mêmes qu'ils avaient occupés avant leur exode dans la Petite et la Grande Arménie; il s'agirait donc dans l'occurrence, d'un retour à l'ancien pays, dans toute l'acception de ce mot. Il serait très tentant, aussi à ce point de vue, de rechercher les vestiges que la langue arménienne a laissés dans le patois grec de Faraša-Rhodandos-Ariaramneia en Cataonie et qu'avait signalés autrefois Karolidhis[1] (cf. p. ex., p. 51 : *πλευρὸ* = *ὕδατος πηγή* = arm. **աղբեւր** *albeur*, prélit. **blev(a)r-*, gr. *φρέαρ* <**φρηϝαρ-*>, mais, depuis, les Turcs ont effacé complètement les dernières traces de l'hellénisme cataonien et cappadocien.

23. Ceci prouve que ni le nom de la ville d'Armenion, ou plutôt Ormenion, ni le nom d'aucun autre lieu que l'on aurait voulu supposer avoir été l'une des étapes de la migration des Arméniens[2], n'a, en fait, rien à voir avec ces derniers. Ceci,

(1) Voir II. *Καρολίδης*, *Γλωσσάριον συγκριτικὸν ἑλληνοκαππαδοκικῶν λέξεων*, *Ἐν Σμύρνῃ* 1885. *Ἐκ τοῦ τυπογραφείου πὸ τύποςη*.

(2) D'après Hér., I, 72 et Dionys. *Περιήγ.* 786, les sources de l'Halys se trouvaient dans l'*Ἀρμένιον οὖρος*, c'est-à-dire à la frontière de la Petite Arménie. Dionyse, *ibid.*, v. 978 fait de même descendre des montagnes d'Arménie l'Euphrate, ainsi que, v. 691-694, le Phase de Colchide. C'est une confusion évidente avec le Phase d'*Arménie*. (Procope d'autre part, *de bell. Pers.*, II, 29, 16, confond le Phase-Rioni avec le Woh-Čorokh). Les montagnes où prennent leur source l'Euphrate et l'Araxe s'appellent chez Strabon, XI, 14, 2, p. 527 *Ἄβος*; cf. Pline, *Hist. n.*, VI, 26. Les sources du Saros se trouvent également, d'après Procop. *περὶ κτισμ.* V, 5, 8, dans les montagnes arméniennes, c'est-à-dire en Arménie II (Cataonie). Tous ces fleuves prennent leur source en territoire arménien ou arménisé. Le Thermodon commencerait également, d'après Dionys. *ibid.*, v. 773 (cf. Ammien Marcellin, 22, 8, 6), dans l'*Ἀρμένιον οὖρος*. En réalité il prend sa source dans les montagnes de la côte, et il est à peu près exclu que le monde arménien se fût étendu autrefois si loin dans le Nord. Apollonius de Rhode, II, 977 et Pline, *hist. nat.*, VI, 11, appellent les montagnes dont sort le Thermodon les monts Amazoniques. Cf. Hirschfeld, Pauly-Wissowa, II, 1187. Mais il est évident que dans tous ces cas *Ἀρμένιον οὖρος* n'est pas une appellation indigène, mais essentiellement *grecque*.

La baie *Ἀρμένη* près de Sinope sur le Pont-Euxin (Strab., XII, 3, 10, p. 545; Mela, I, 104; Ptol., V, 4, 2, p. 847, 4; Menippe chez Steph. Byz. et Marcianus d'Héraclée, epit. chap. x dans Müller, *Géogr. gr. min.*, I, 571, 9) s'appelle chez Xénophon, *Anab.* VI 1, 15, *Ἀρμήνη*, chez Ps. Skyl. per., § 89

cependant, ne réfute nullement la thèse des historiens thessaliens. Outre ces synonymies, ils citent à l'appui de leur thèse des observations éthographiques et archéologiques qu'ils prétendent avoir recueillies dans le pays même. D'abord le costume des Arméniens est thessalien; tel par exemple le long vêtement inférieur que l'on appelle thessalien dans les tragédies, ainsi que le vêtement supérieur qui enveloppe le buste. Les tragiques imitaient les Thessaliens, car ils avaient besoin, pour les anciens héros, de costumes empruntés de ce genre; or les Thessaliens portaient, de préférence, de longs vêtements, car ils habitaient les régions les plus septentrionales et les plus froides de l'Hellade. Cet argument n'est point à dédaigner : on sait combien longtemps les Perses avaient gardé leur costume étroitement serré au corps, qui trahissait leur origine nordique alors même qu'ils s'étaient déjà fixés, depuis un temps considérable, à proximité du Golfe Persique, et que les Mèdes avaient depuis longtemps échangé leur ancien habillement contre les vêtements babyloniens plus commodes; on sait de même combien obstinément les Albanais tiennent à leur fustanelle. Les auteurs thessaliens croyaient pouvoir raconter, en outre, que des *Enianes* venant du *Spercheios* se seraient installés dans le pays arménien Uitia, dans le delta du Kour et de l'Araxe[1] et y auraient construit une ville forte nommée Ainia. On y aurait trouvé des armes, des ustensiles en bronze et des sépulcres helléniques. Les mêmes historiens considéraient également comme l'indice d'une origine

(*Geogr. gr. min.*, I, 66), Arrien, *Peripl. Ponti Eux.* § 21 (*ibid.*, p. 388) et Anon. *Peripl. Ponti Eux.*, § 20 (*ibid.*, p. 406), — Ἀρμένη; Pline, VI, 6, transcrit ce nom *Armine*, le géographe de Ravenne, II, 17, p. 100, 7, V, 10, p. 365, 6 — *Armone;* ce nom doit rester hors de cause, ne fût ce que pour la bonne raison que les Arméniens sont un peuple continental par excellence, qui n'ont jamais cherché d'issue vers la mer et n'en ont pris aucun contact même en Cilicie. De même l'endroit du même nom, que le Périple anonyme, § 40, p. 411, connait entre les fleuves Prytanis et Pyxite en Lazique, n'a, bien entendu, rien à voir avec les Arméniens.

On ignore d'où vient le nom de l'*Ὀρμίνιον ὄρος* dans la Bithynie orientale (Ptol., V, 1, 3, p. 799, 8, Müller), actuellement, selon Karl Müller, *Öründagh*.

Quant à la station Armanas sur la carte de Peutinger située entre Chadas et Andaga, et le village Արամանեայ գեւղ chez Lazar P'arp. ch. xxx, p. 57, 32, 58, 23 (éd. Tiflis, 1904), j'en traiterai ailleurs.

[1] Ne pas confondre avec la province nord-arménienne ou sud-albanienne, *Uti* d'origine plus tardive, située plus loin à l'Ouest sur la rive méridionale du Kour.

hellénique la présence d'un oracle interprétant les rêves dans une ville de ce pays, Ἀναριάκη (arm. prélittér. **anry-ak*, de l'arm. *anurǰ* <**anōryo-* « rêve »)[1], ainsi que certains autres traits de l'immigration hellénique[2]. Ils auraient pu également signaler l'oracle du peuplier d'Aramaneak à Armavir[3], qui rappelle si étrangement l'oracle du chêne de Zeus à Dodona.

24. Bien entendu, nous ne tiendrons pas compte des Enianes, pas plus que de la prétendue synonymie de l'Araxe arménien et du Pénéios qui aurait été également appelé Araxe[4], ni de l'Ἰασόνια en Arménie[5]. Car le nom du fleuve Araxe se retrouve encore plusieurs fois dans les pays iraniens; il est manifestement préarménien et, plus exactement, iranien[6]. Quant aux Ἰασόνια, ce sont des lieux de culte iraniens, méd. **yazonam* = v. p. *āyadanam*, tels qu'il y en avait en Arménie et en Médie. De même, point n'était besoin que les Arméniens apportassent de Thessalie (Strabon, XI, 14, 12, p. 531) leur goût pour l'élevage des chevaux et le sport hippique (Strabon, XI, 14, 9, p. 529-530), pas plus que les Mèdes. Par contre, il nous faut prendre pleinement en considération et examiner avec le plus grand soin les indices qui reposent sur des données de fait. Les renseignements topographiques fournis par les historiens thessaliens et qui s'étendent par delà le Khorasan[7], me sont apparus parfaitement probants partout où j'ai pu les vérifier, abstraction faite des étymologies ethnologiques basées sur des jeux de mots; je n'hésite pas à les accepter comme le témoignage le plus précieux que l'antiquité nous ait laissé sur l'Arménie.

25. Cette connaissance approfondie des lieux ne pouvait être que le résultat d'un long séjour dans le pays. Lors de la campagne

(1) V. mes *Armenische Streifen : Huschardzan, Festschrift der Mechitharisten*, Vienne, 1911, p. 296 et suiv.

(2) Strabon, XI, 14, 14, p. 531; 7, 1, p. 508.

(3) Ps. Moïse Khor., I, 20, p. 63, Tiflis 1913.

(4) Strabon, XI, 14, 13, p. 531.

(5) Strabon, XI, 14, 12, p. 531 = Vol. II, 746, 7-8 Meineke; 13, 10, p. 526 = II, 739, 25-26 Mein.

(6) Pas identique avec le nom du tireur *Rxša*, la forme héroïque de l'étoile Tištrija c'est-à-dire le porteur de la pluie.

(7) Il se peut que le nom des monts Memarmali, ou plutôt *Menalius*, un tronçon du Taurus, chez Orose, I, 12, 17 (*U.G.E.*, II, 67), soit également emprunté à l'œuvre des Thessaliens.

d'Alexandre, au cours de laquelle Medeios avait accompagné le roi[1], l'Arménie était restée à l'écart. Mais après la bataille de Gaugamela à laquelle les Arméniens avaient pris part sous les ordres de leur satrape Orontes (Aroandes, Arrien III, 8, 5), et à la suite de l'occupation de Babylone, l'Arménie semble s'être soumise de plein gré; du moins ce fut de Babylone qu'Alexandre lui envoya comme satrape Mithrenès qui lui avait livré la citadelle de Sardes (Arrien, III, 16, 5; Diod., XVII, 64, 6; Curt., V, 1, 44; 8, 12). Nous ignorons comment les choses furent réglées entre ce dernier et le satrape indigène Aroandes de la famille du Bactrien Artasūra. Toujours est-il que lorsque, sur l'ordre d'Alexandre, Menon, probablement un Thessalien, se fut rendu avec des forces armées aux mines d'or de Camballa en Hyspiratide (Sper dans la vallée du Čorokh), pour emplir la caisse royale, il fut pendu par les indigènes[2]; — preuve que l'autorité du roi de Macédoine n'était point reconnue dans le pays entier.

26. En 321 nous trouvons à la tête de la satrapie d'Arménie Néoptolème le Molosse (Épirote); comme il n'est pas mentionné lors de la distribution des satrapies, nous pouvons en conclure qu'il a dû y avoir déjà été nommé par Alexandre[3]. Au cours de la lutte entre Perdikkas et ses adversaires, Néoptolème garda d'abord une attitude indécise, mais se rallia finalement à ces derniers. Après sa chute la satrapie d'Arménie revient de nouveau en 317 à Orontes qu'on dit avoir été un ami d'Eumenès et de Peukestas, satrape de la Persis, et un partisan du parti royal[4]. De même nous trouvons Medeios en 321 parmi les partisans de Perdikkas : il prend part, comme chef de l'expédition navale, à la délivrance de Marion assiégé[5].

En 314 et 313 il conduit, par contre, la flotte d'Antigonus, l'adversaire d'Eumenès[6]; en 306 il commande encore, dans la bataille navale de Salamis à Chypre, trente quadrirêmes athé-

[1] Cf. Arrien, *Indica*, 18, 7. Plutarque, *de adulat. et amicit. disc.*, 35.

[2] Strabon, XI, 14, 9, p. 529. L'ordre a dû être envoyé de Perse ou de l'Inde.

[3] Plut., *Eumen.*, 4-7. — Diodore, XVIII, 29, 2-6, 31, 1-32, 1. — Justin XIII, 6, 15; 8, 3-8.

[4] Diodore, XIX, 23, 3. — Polyène., IV, 8, 3.

[5] Arrien chez R. Reitzenstein, *Breslauer philolog. Abh.*, III, 3, Berlin 1888. p. 26 et suiv.

[6] Diodore, XIX, 69, 3, 75, 3; 7-8, 77, 2; 5.

niennes sur le flanc gauche de Demetrius[1] et prédit, à la suite d'un rêve, la malheureuse issue des opérations contre l'Égypte[2]. A partir de ce moment nous n'avons sur lui aucun autre renseignement, le XX^{e} livre de Diodore étant le dernier qui se soit conservé en entier et les livres suivants n'ayant subsisté qu'à l'état de menus fragments. Toutefois le récit sur la fondation d'Antioche par Seleucus Nicator (en 301-300 av. J.-C.) chez Strabon, XVI, 2, 5, p. 750, se rattache étroitement au témoignage selon lequel Gortys, fils de Triptolème, aurait colonisé la Gordyée[3]; ce dernier récit est conçu exactement dans le même esprit que celui de la colonisation de l'Arménie par l'Argonaute Armenos et doit également remonter aux deux historiens thessaliens[4]. En ce cas Medeios a dû, après la bataille d'Ipsos (301 av. J.-C.), entrer au service de Seleucus.

27. A partir de 317 jusqu'à environ la fin du III^{e} siècle, l'Arménie reste continuellement l'apanage des Orontides de Bactre, mais, ces derniers — probablement depuis le changement survenu en 301, — ont dû reconnaître le pouvoir suprême de Seleucus.

Lorsque, en 303-302, Seleucus se fut allié avec Lysimaque, Cassandre et Ptolémée contre Antigonus, il ne put disposer que d'une seule route pour atteindre sans encombre le théâtre de la guerre convenu en Asie Mineure[5] : il dut essayer de parvenir de Médie en Cappadoce par l'Atropatène et l'Arménie. Car s'il s'était rendu d'abord en Babylonie et avait marché ensuite, ainsi que le suggère Droysen[6], par la Mésopotamie, Edessa et Samosate jusqu'à Comane, il aurait couru le danger de voir ses troupes bloquées et détruites une à une par Antigonus s'avançant de la Syrie voisine. Aussi bien la situation politique de l'époque que les rapports ultérieurs entre les états semblent suggérer, à mon avis, que Seleucus avait engagé des pourparlers avec Atropatès et Aroandès, dynastes d'Atropatène et d'Arménie, et leur avait garanti la possession héréditaire de leur pays, s'ils le laissaient traverser sans encombre leurs territoires respectifs. Déjà auparavant il avait

(1) *Ibid.*, XX, 50, 3.
(2) PLUT., *Demetr.*, 19.
(3) STRABON, XVI, 1, 25, p. 747. Cf. CURT., III, 12, 11.
(4) Il me faut me contenter ici de cette brève indication.
(5) JUSTIN., XV, 2, 16.
(6) *Geschichte des Hellenismus*, II, 2^{2}, 214, n. 1.

dû entrer en relations avec Ariarathès II (Ariyavra*p*a), le fils du satrape Ariarathès I^er^ exécuté par Perdikkas en 322, et l'encourager à reprendre la Cappadoce au gouverneur d'Antigonus. Dans la généalogie apocryphe des rois de Cappadoce, Diodore, XXXI, 19, 5, c'est-à-dire Agatharchide, raconte ce qui suit : pendant qu'Antigonus et Seleucus étaient occupés, Ariarathès II soutenu par Ardoatès (*lire* Aroantès), roi d'Arménie, aurait mis à mort le stratège macédonien Amyntas et chassé du pays les troupes macédoniennes. Grâce au succès de ce coup de main, Seleucus put, à son arrivée, hiverner sans encombre en Cappadoce (Diod., XX, 113, 4). La possession héréditaire de son pays fut également accordée à Ariarathès, mais il dut, ainsi que, probablement, Aroandès, reconnaître le pouvoir suprême de Seleucus. La convention avec Ċandragupta prouve combien il importait à Seleucus d'atteindre le théâtre de la guerre sans retard ni empêchement, et combien cher il était prêt à payer ce résultat. Cependant, en 302 le satrape Aroandès ne portait pas encore le titre de roi [1]. Or, c'était comme employés de Seleucus Nicator que Medeios et Kyrsilos pouvaient parcourir l'état vassal d'Arménie sans être incommodés et à loisir.

28. Or si, comme je le crois probable, les Arméniens avaient vraiment vécu autrefois au nord de la Thessalie, dans le voisinage des Athamaniens et des Illyriens, au sud des Phrygiens, ils avaient pu se trouver en rapports avec les *Pelasges* de Thessalie — tués par Ed. Meyer, mais point morts! — qui étaient apparentés aux Grastoniens ou Crestoniens, déjà thracisés du temps de Thucy-

[1] L'inscription sur la statue d'Aroandès, le troisième de ce nom dans la succession dynastique, qui figure dans la galerie des ancêtres du Nimrūd Dāgh, est, malheureusement, détruite et l'inscription sur la statue de son fils fortement endommagée de sorte que l'on ne peut y reconnaître que ces mots :

]άνην τὸ[ν] ἐκ
ροάνδου

(Inscription sur la huitième dalle de la terrasse occidentale, chez Humann et Puchstein, *Reisen in Kleinasien und Nordsyrien*, 1890, p. 307). Si l'on admet la restauration en

βασιλέα. . .]άνην τὸ[ν] ἐκ
βασιλέως Ἀ]ροάνδου,

Aroandès aurait déjà adopté le titre de roi. Mais ceci n'a pu sûrement arriver qu'après 301. B. Niese, *Gesch. der griech. u. makedon. Staaten*, I, 1893, p. 390, ne donne aucune mention des inscriptions de Nimrūd Dāgh.

dide[1], au nord de la Thessalonice (Salonique), ainsi qu'aux Pélasges de l'Hellesponte, aux Tyrséniens de la péninsule d'Athos et du Lemnos et aux Étrusques. Il en résulte qu'il y aurait tout lieu d'envisager des contacts linguistiques entre l'arménien et l'étrusque.

Nous comprendrons aussi où les Tokhariens ont pu emprunter le mot purement arménien *tsar* < arm. Ձեռն *dzeřn*.

[1] Hérodote dit dans son célèbre passage I, 57 : *εἰ δὲ χρεόν ἐστι τεκμαιρόμενον λέγειν τοῖσι τῶν ἔτι ἐοῦσι Πελασγῶν τῶν ὑπὲρ Τυρσηνῶν Κρηστῶνα πόλιν οἰκεόντων, οἳ ὅμουροί κοτε ἦσαν τοῖσι νῦν Δωριεῦσι καλεομένοισι (οἴκεον δὲ τηνικαῦτα γῆν τὴν νῦν Θεσσαλιῶτιν καλεομένην), καὶ τῶν Πλακίην τε καὶ Σκυλάκην Πελασγῶν οἰκησάντων ἐν Ἑλλησπόντῳ, οἳ σύνοικοι ἐγένοντο Ἀθηναίοισι, καὶ ὅσα ἄλλα Πελασγικὰ ἐόντα πολίσματα τὸ ὄνομα μετέβαλε, — εἰ τούτοισι τεκμαιρόμενον δεῖ λέγειν, ἦσαν οἱ Πελατγοὶ βάρβαρον γλῶσσαν ἱέντες.* — Ainsi, selon Hérodote, les habitants de la ville de Crestone auraient été considérés de son temps comme les représentants des véritables Pélasges; alors que Thucydide, IV, 109, 2 dit : *Ἔστι δὲ (ἡ Ἀκτὴ) ἀπὸ τοῦ βασιλέως διορύγματος ἔσω προύχουσα... Πόλεις δὲ ἔχει Σάνην μὲν Ἀνδρίων ἀποικίαν παρ' αὐτὴν τὴν διώρυχα, ἐς τὸ πρὸς Εὔβοιαν πέλαγος τετραμμένην, τὰς δὲ ἄλλας Θυσσὸν καὶ Κλεωνὰς καὶ Ἀκροθώους καὶ Ὀλόφυξον καὶ Δῖον· αἳ οἰκοῦνται ξυμμίκτοις ἔθνεσι βαρβάρων διγλώσσων· καί τι καὶ Χαλκιδικὸν ἔνι βραχύ, τὸ δὲ πλεῖστον Πελασγικόν, τῶν καὶ Λῆμνόν ποτε καὶ Ἀθήνας Τυρσηνῶν οἰκησάντων, καὶ Βισαλτικὸν καὶ Κρηστωνικὸν καὶ Ἠδῶνες· κατὰ δὲ μικρὰ πολίσματα οἰκοῦσι.* Ici, par conséquent, le *Κρηστωνικόν* est accouplé avec le *Βισαλτικόν*, c'est-à-dire avec les Thraces et les Édoniens, et *opposé* au *Πελασγικόν*. Hérodote a manifestement emprunté son information à *Hécatée*, ainsi que le prouve la forme même du nom (*Κρηστῶνες*, en tant que nom de peuple, Hécat. chez Steph. Byz. s. v. *Κρήστων*), qu'il écrit ailleurs *Κρηστωνική* (VII, 124; VIII, 116), *Κρηστωναῖοι* (V, 3, 5; VII, 124, 127). Depuis Hécatée jusqu'à Thucydide (428 av. J.-C.) les Crestoniens ont donc été *thracisés* ou furent tout au plus bilingues. Cf. aussi : Kiepert, *Lehrbuch der Alten Geogr.*, § 348, 6; Tomaschek, *Die alten Thraker*, I, 35 et suiv. *Sitzungsberichte der Wiener Akad.*, t. CXXVIII, n° iv, 1893; Fick, *Vorgriech. Ortsnamen*, p. 98. O. Hoffmann, *Die Makedonen*, p. 142.

Dans le *διαμερισμός* de Hippolyte, l'ancienne notice ethnologique a été corrompue. L'on y lit (p. 56, § 77, éd. par Bauer) : *καὶ οἱ Χαλκηδόνιοι δὲ τῶν Τυρρηνίων εἰσὶν ἄποικοι.* Il faut restituer : *καὶ οἱ Χαλκιδεῖς δὲ τῶν Τυρσηνῶν εἰσὶν ἄποικοι.* Dans la Chronique pascale, p. 47, 11, et dans le Liber generationis, I, la corruption est encore empirée : *Καρχηδόνιοι δὲ Τυρρηνίων εἰσὶν ἄποικοι*, et Charcedonis *Tyrorum* sunt inhabitatores.

Note additionnelle à la page 220, note 2.

Il paraît cependant que *Ἀρβανῖται*, etc., est un nom *topographique* dérivé du nom du canton *Ἄρβανον*, Arbania, Рабьнь, situé autour de Kroja, qui lui-même doit son nom à l'ancienne tribu illyrienne des *Ἀλβανοί*. Il n'existe donc qu'une relation indirecte entre les anciens *Ἀλβανοί* illyriens et les *Ἀρβανῖται* du xie siècle.